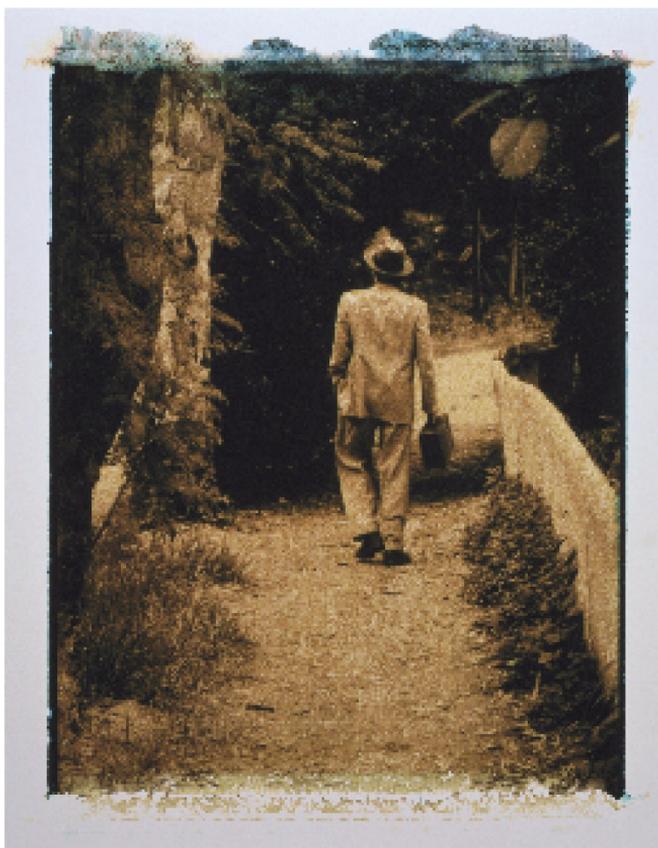


ROBERT WALSER

VIE DE POÈTE



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

VIE DE POÈTE

DU MÊME AUTEUR

- Félix*, 1989, trad. Gilbert Musy. Rééd. Minizoé N° 26, 1997
Retour dans la neige. Proses brèves, I,
trad. Golnaz Houchidar, 1999 ; Points Seuil, 2006
L'Étang, 1999, trad. Gilbert Musy, Minizoé N° 36, 1997
Cigogne et porc-épic, 2000, trad. Marion Graf, Minizoé N° 42
Porcelaine, 2000, trad. Marion Graf, Minizoé N° 43
Nouvelles du jour. Proses brèves, II, trad. Marion Graf, 2000
Le Territoire du crayon. Proses des microgrammes,
trad. Marion Graf, 2003
Robert Walser, L'écriture miniature (collectif),
trad. Marion Graf, 2004
Seeland, trad. Marion Graf, 2005
Histoires d'images, trad. Marion Graf, 2006
Cendrillon, trad. Anne Longuet Marx, à paraître 2006
Sur Robert Walser
Peter Utz, *Robert Walser: Danser dans les marges*,
trad. Colette Kowalski, 2001

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- L'Homme à tout faire*, trad. Walter Weideli,
L'Âge d'Homme, 1975 (1^{re} trad. de *Der Gehülfe*)
L'Institut Benjamenta: Jakob von Gunten,
trad. Marthe Robert, Gallimard, 1981
Les Enfants Tanner, trad. Jean Launay, Gallimard, 1985
Le Commis, trad. Bernard Lortholary,
Gallimard, 1985 (2^e trad. de *Der Gehülfe*)
La Promenade, trad. Bernard Lortholary, Gallimard, 1987
Blanche-Neige, trad. Claude Mouchard/Hans Hartje,
Nouveau Commerce, 1987
La Rose, trad. Bernard Lortholary, Gallimard, 1988
Le Brigand, trad. Jean Launay, Gallimard, 1994
Sur quelques-uns et sur lui-même,
trad. Jean-Claude Schneider, Gallimard, 1994
Les Rédactions de Fritz Kocher suivi de *Histoires* et de *Petits Essais*,
trad. Jean Launay, Gallimard, 1999
Marie, trad. Jean Launay, Le Rocher, 1999
Petits textes poétiques, trad. Nicole Taubes, Gallimard, 2005

ROBERT WALSER

VIE DE POÈTE

*Traduit de l'allemand
par Marion Graf*

*Postface
de Peter Utz*

EDITIONS
ZOE


*Nous remercions la Fondation Pro Helvetia
d'avoir soutenu la traduction de ce livre
et les Affaires culturelles du Canton de Berne
d'avoir accordé une aide à sa publication*

Titre original : *Poetenleben*

© License edition by permission of the owner of the rights,
the Carl-Seelig-Stiftung, Zurich

Pour la version française :

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines,
CH-1227 Carouge-Genève, 2006,

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : Steven Rothfeld, Stone © Getty Images

ISBN 2-88182-565-6

Voyage à pied

Il y a bien des années, cela me passe par la tête, j'entrepris, c'était l'été, mon premier voyage à pied, et je me souviens que je vis toutes sortes de choses curieuses et magnifiques. Pour tout équipage, j'avais un vêtement clair et bon marché sur le corps, un chapeau bleu foncé sur la tête et un baluchon à la main. Cousues dans la poche de ma veste, sous la forme d'un chèque impeccable, j'emportais mes économies dans le monde frais, vaste et lumineux. Chemin faisant, je rencontrai une petite troupe de gamins délurés dont l'un me lança, moqueur: «Mais où va-t-il donc, ce long type avec sa petite musette?»

Il faisait allusion à mon petit paquetage minable, stupide, dont le ridicule n'échappait pas à son porteur et propriétaire lui-même. Sans me soucier beaucoup de ces sarcasmes, qui ne pouvaient avoir aucune espèce d'importance, je poursuivis ma route avec entrain, et tout en allant de la sorte, il me sembla qu'avec moi, c'était, dans sa rondeur, le monde tout entier qui bougeait imperceptiblement.

Tout avait l'air de marcher avec le marcheur : prés, champs, forêts, labours, montagnes, et jusqu'à la route elle-même.

Je me sentis alors l'esprit divinement libre et le cœur content. J'allais d'un pas hardi, dégagé en même temps que vif, passant devant toutes sortes de gens qui me saluaient parfois aimablement, moi, jeune et fringant voyageur, vagabond vagabondant, ce qui m'obligeait à être poli à mon tour. Est-ce qu'une gentillesse n'appelle pas l'autre ?

Je me rappelle quelque chose de mouillé, de brumeux, de frisquet : ce sera le petit matin qui m'humectait de toute son humidité ; et juste après, quelque chose de brûlant, de blanc et de vert : c'était l'heure de midi avec la poussière de la route et la lumière du soleil, sèche, claire, aveuglante sur les vertes prairies.

Un certain temps, je longeai une rivière, puis ce fut une région montagneuse. Des collines vinrent à ma rencontre, avec des châteaux en ruine perchés sur les hauteurs. Variété et monotonie alternaient de bon cœur, villes, châteaux forts, montagnes, vallées et villages isolés. Cela dévalait au fond d'une gorge étroite, ténébreuse, sauvage, froide ; ressurgissait inopinément de la solitude et de l'étroitesse rocheuse, fuyait sous forme de plaine ou scintillait et souriait en tant que pimpante rivière bleue, ou encore, cela se dressait dignement et vaillamment sous la forme d'une forêt grave, ingénue, verte, pour replonger brusquement vers le haut en tant que montagne ombrageuse. Quelque chose d'étrange et d'aventureux allait de pair avec quelque chose de

beau, de recueilli, et vers le soir, la clarté de midi se muait en une pénombre mystérieuse, délicieuse, très bienfaisante, et la chaleur en fraîcheur douce et agréable.

Ici ou là, lorsqu'il était temps de chercher un abri, je passais la nuit dans quelque vieille auberge, ainsi, un jour, dans un salon que ses proportions grandioses, austères et insondables, auraient facilement pu désigner et recommander en tant que solennelle salle de conseil.

Un beau matin, pour autant qu'il m'en souvienne, je me retrouvai à mi-hauteur, sur un doux coteau planté de chênes et je contemplai à mes pieds une petite ville sertie dans les bois et les montagnes, baignant, rutilante, dans la bonne lumière de ce matin d'été qui scintillait au soleil, beau et chaud. Ô, quelle joie saine, bienfaisante, procure la marche. Il n'y a de joies véritables que celles qui sont innocentes.

Des régions sauvages, balayées de tempêtes, alternaient avec des contrées plus avenantes et plus douces, et de même, les méchantes mesures misérables, laides, en piteux état succédaient aux demeures bien tenues, cossues et de bon aloi, et toujours, le voyageur voyageant, cette espèce de vagabond folâtre et joyeux, insouciant comme il en avait le droit, se régalaient d'examiner attentivement les innombrables phénomènes qui se présentaient à ses yeux.

Tantôt, je me trouvais dès l'aurore en pleine lumière, dans la riante clarté du jour; et tantôt, tard le soir, dans la pâle lueur spectrale du crépuscule

sur quelque éminence bizarre et biscornue, et j'avais à mes pieds soit le pays du matin, soit celui du soir.

Durant une heure ou deux, je suivis une vallée si solitaire, si singulière, si écartée, que chemin faisant, je me figurai qu'une époque historique révolue depuis longtemps était retombée sur le monde et je crus être moi-même un compagnon artisan du Moyen-Âge. Il faisait chaud et tout à la ronde, pas la moindre habitation humaine, pas un souffle de zèle à l'ouvrage, pas trace de civilisation ni de labeur. Les contrées solitaires ont un charme merveilleux, angoissant.

Vers la fin du voyage, il se mit à pleuvoir des cordes, tant et si bien que de gré ou de force, joyeux ou chagrin, comblé ou navré, ce fut en tout cas le corps fourbu et tout trempé que je parvins au but de celui-ci.

Petite mésaventure sur la route

À une autre époque et à quelque autre occasion, un hiver, je rendis visite, à pied bien entendu, à mon frère qui séjournait alors dans une petite bourgade campagnarde où il était chargé de décorer à fresque une salle de bal. Malgré la saison froide, j'avais choisi une tenue toute mince et légère; m'encombrer peureusement d'étoffes lourdes et épaisses m'eût paru une gêne désagréable, une peine superflue. La chemise et le chapeau pouvaient peut-être éveiller un tout petit doute insinuant; ils avaient tous les deux quelque chose de mince, de miteux et de minable, et quant à la tête que je faisais, j'avouerai qu'en promenade, j'ai toujours l'air dégagé et insouciant.

La route n'était pas particulièrement propre. Incontestable ou détestable, cette circonstance ne m'empêchait nullement de célébrer cette dernière, la route donc, et de considérer comme heureux le piéton qui la foulait de bon cœur, c'est-à-dire moi.

Or, à mon vif regret, je fus moins du goût d'un gendarme perspicace, circonspect, qui tomba sur

moi dans une localité, et malheureusement, c'est-à-dire à ma grande déconvenue, l'impression que je lui fis n'était pas aussi excellente que celle que je me faisais à moi-même. L'apparition incongrue d'un compagnon artisan parut le stupéfier, elle l'obligea ou l'incita à m'arrêter et à me prier de bien vouloir le suivre. Il m'entraîna dans une sorte de pièce ou de quartier général parfaitement louable, où je fus présenté à son supérieur, qui était un être d'aspect plus rébarbatif qu'engageant, mais sans doute bien plus gentil que dangereux et bien plus débonnaire que redoutable, comme un charmant voyou présumé.

D'une voix sinistre, on m'enjoignit d'avoir l'obligance de m'asseoir, puis on se mit à m'interroger sur ce qui pouvait me pousser à rôder à pied dans la campagne.

«J'ai l'impression que vous ne me voyez pas sous un jour très favorable», fis-je. Et l'on eut le front de me répondre: «C'est le moins que l'on puisse dire.»

«Mais vous êtes très probablement dans l'erreur», osai-je objecter, «si vous croyez avoir affaire à un vagabond ordinaire. Je prends la liberté de vous recommander de m'examiner d'un peu plus près. Alors, vous concevrez peut-être l'impression très agréable pour nous deux que je pourrais être tout aussi bien, si ce n'est même plus facilement, un homme honnête et sincère qu'un effronté et un chenapan. Je suis convaincu que je ne corresponds pas du tout à ce que vous sentez peut-être obligé de voir en moi. J'aurais pu prendre le train

comme n'importe qui. Mais du moment que j'aime beaucoup flâner et marcher des jours entiers et des kilomètres et des kilomètres, j'ai préféré aller à pied, ce qui ne saurait ni passer pour un forfait, ni éveiller le moindre soupçon. Le goût de la marche et l'amour de la nature, qui lui est étroitement lié, seraient-ils peut-être suspects à vos yeux? Je vous prie de bien vouloir me l'expliquer. »

«Vous nous paraissez bien assez suspect, monsieur », me fut-il signifié avec aplomb; mais au bout d'une demi-heure remplie à craquer de vérifications laborieuses de toutes sortes de papiers et de documents, et de demandes approfondies de renseignements, on me laissa partir avec un: «Vous pouvez disposer.»

L'avis était fort bienvenu, charmant et courtois. Sans hésiter, je profitai de cette gracieuse autorisation pour décamper, et c'est donc ainsi que je pus poursuivre et mener à son terme une promenade certes risquée et difficile, mais néanmoins jolie, belle, salubre et joyeuse, et j'arrivai à temps dans le petit bourg, et de fait, à l'heure dite, les frères réunis firent joyeusement honneur à la table du dîner.